

Port-Navalo, le 4 juin 1955

Chère Madeleine,

Vous aimeriez ce pays ancien et un peu âpre du Morbihan. Au lieu de ces champs roses qui vous enchantaient, l'été dernier, vous verriez «à perte de vue» des champs d'un jaune doré. Pays en grande partie inculte, il porte sur les petits monticules sauvages, sur sa terre non cultivée, des buissons de genêts, et c'est la fleur épineuse de ces buissons qui parfume l'air et |cho|<<met>> tout de couleur dans toute la campagne. C'est un beau pays pour les promenades à pied, un peu vallonné, pas trop accidenté cependant. Maintenant c'est l'air vif de la mer qui me soutient, et je parcours au moins quelques milles par jour. J'ai déjà quelques amies dans le village, de vieilles femmes à coiffe plate telles Madame Lagouette, telle Madame Gilloux. Nous ne sommes que quatre pensionnaires à l'hôtel en ce moment. Le propriétaire un M. Le Bionnec de Nantes est très malheureux parce que je dois refuser ses petits plats qu'il mijote avec tant de passion. Mais je ne veux pas me rendre malade et je repousse les crabes, les mollusques même la sole qui m'a rendu malade. J'ai hâte qu'il arrive plus de monde. Le Bionnec aura d'autres chats à fouetter et cessera peut-être de me poursuivre de ces orffres de manger de ceci, de cela. Pour suivre mon régime et avoir du bifteck grillé tous les jours une très belle chambre, ça me coûte à peu près le même prix qu'à l'hôtel de Madame Gravel l'été dernier. Mais il y a non loin d'ici, sur une élévation d'où l'on découvre les landes et la mer, une petite villa isolée, fermée, si seule, et que j'ai peuplée à ma guise c'est-à-dire, j'y ai réuni la communauté. Je nous vois tous s'éveillant là un bon matin, ravis du paysage et de se trouver ensemble. Que ce serait bon!

J'espère que vous reprenez des forces. Dieu que j'ai hâte de vous savoir mieux portante, chère fouine! Avant de quitter Paris j'ai envoyé l'édition corrigée de la Petite Poule d'eau à Mr. Robertson de Clarke, Irwin & Cie ainsi qu'une lettre à Madeleine Chassé puis tout juste avant le départ, j'en ai reçu une de M. C. qui m'a fait bien plaisir. La votre, peu avant, m'avait fait beaucoup de bien au coeur. Écrivez-moi encore, ne serait-ce que deux ou trois lignes. Paula passera une dizaine de jours avec moi à l'hôtel, puis elle devra regagner sa maison. Mais d'ici là, j'aurai sans doute fait quelques connaissances ici, et je ne me sentirai pas trop seule. Très contente pour vous de l'assistante sociale. Vous verrez; petites et grandes difficultés s'aplaniront, la santé deviendra meilleure. Priez bien Saint-Joseph, ne buvez pas trop de café... et ayez confiance; ayez toujours confiance... Surtout n'oubliez pas ce pauvre Fin Duvet qui, pour suivre les oies sauvages vers les fjells a quitté la chère basse-cour si douce et si sûre. Je vous embrasse bien tendrement.

Gabrielle